

« L'an de grace mil quatre cens octante, le mardi IIIIe jour d'apvril après Pasques, je, Pierre Barbatre, prebstre, aagé de LV ans ou environ, me party de la ville de Vernon pour et intention d'aler en Hierusalem visiter le Saint Sepulchre Nostreseigneur Jesuschrist et les aultres saintctz lieulx de la Terre Saincte. »

Première partie :

INTRODUCTION au PÈLERINAGE

Comme il nous le dit dans les premières lignes du journal de voyage qu'il a rédigé, cet habitant de Vernon, en Normandie, nommé Pierre Barbatre, quittait sa ville le 4 avril 1480 pour effectuer un pèlerinage à Jérusalem - un déplacement d'une durée de plus de dix mois. On ne sait rien de cet homme, hormis ce qu'il nous dit, son âge et le fait qu'il était prêtre - probablement dans la paroisse sainte Geneviève (aujourd'hui disparue) - et toutes les recherches effectuées dans les archives du département de l'Eure ont été vaines. On se souvient néanmoins de lui parce qu'il a laissé une relation de son pèlerinage, un journal qui commence par décrire l'itinéraire emprunté pour traverser la France puis l'Italie du Nord, puis l'embarquement à Venise sur un vaisseau spécialement affecté au transport des pèlerins. Une partie du récit est évidemment consacré au séjour qu'il fit à Jérusalem avec les visites des Lieux Saints et des environs comme le fleuve Jourdain ou Bethléem.

De retour à Venise, le journal s'interrompt le 23 octobre alors que son auteur attend un bateau qui le mènera avec d'autres pèlerins à Ancône, puis Ravenne avant de se diriger vers Rome¹.

Le manuscrit est longtemps resté inconnu : il n'a été découvert qu'en 1972, inséré dans un lot d'ouvrages anciens, et a été publié pour la première fois en 1973. On possède d'autres récits laissés par d'autres pèlerins, mais le journal de Pierre Barbatre intéresse les historiens et les chercheurs à plus d'un titre : après avoir traversé la France et l'Italie du Nord, Barbatre embarque à Venise. Or cette année-là, à cause des tensions avec les Turcs, le Sénat vénitien n'autorisa le départ que d'un seul navire pèlerin à destination de Jaffa, au lieu des quatre, cinq, six ou même plus encore qui partaient la plupart des autres années.

Le récit d'un des 60 pèlerins environ du seul navire de l'année 1480, voilà qui est pour les historiens un document du plus haut intérêt. Mais il y a mieux encore. Il se trouve qu'à bord de cet unique navire, trois autres pèlerins ont aussi laissé des récits de leur voyage, un homme - un Parisien probablement - dont nous ignorons l'identité et que l'on connaît sur le nom de l'Anonyme, un moine allemand originaire d'Ulm, Félix Faber et enfin Santo Brasca, un Italien d'une certaine importance sociale si on regarde la façon dont le capitaine du navire le considère. Le journal qu'a tenu Pierre Barbatre confirme les écrits des trois autres pèlerins, mais apporte aussi quelques nouveaux éléments - en particulier un autre point de vue sur certains événements. Mais il y a plus encore. Leur navire, la Contarina, a été le premier à entrer dans le port de Rhodes, moins de quinze jours après que les Turcs aient levé le siège de la ville, le 18 août 1480. Or des quatre témoins seul Barbatre a pleinement compris ce qu'était la stratégie des Turcs en Méditerranée à cette époque, quelle place le siège de Rhodes y jouait, quels étaient les

¹ Ce manuscrit brutalement interrompu aurait pu laisser penser que l'auteur avait péri dans un naufrage en route pour Ancône, mais tel n'est pas le cas. Le manuscrit a simplement été déchiré au milieu du folio 58 : il manque donc la suite du voyage - le pèlerinage à Rome et le retour. Mais on sait que Barbatre est bien revenu dans sa ville de Vernon car l'unique texte que nous possédons n'est pas une suite de notes jetées rapidement sur un papier pendant le voyage, mais a été mis au propre et recopié par un copiste professionnel.

enjeux, etc. Il s'est aussi soigneusement renseigné auprès de témoins qui venaient de vivre un siège de trois mois alors que les trois autres pèlerins ont simplement rapporté le départ des assaillants et ont décrit rapidement la ville en ruine mais rien d'autre qui pourrait servir à un historien. Au contraire, la relation particulièrement bien documentée du siège qu'à faite Barbatre s'est avérée être utile pour les chercheurs qui y ont appris plusieurs faits encore inconnus, et y ont trouvé des précisions ou aussi des différences intéressantes avec les rapports et compte-rendus « officiels », tel celui qu'a donné Guillaume Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre des chevaliers de Saint Jean qui défendaient Rhodes.

* * *

Les premiers pèlerinages vers la Terre sainte datent du début du IV^e siècle, avec la politique de pacification menée par l'empereur Constantin à l'égard des chrétiens. S'il est difficile d'évaluer le nombre de pèlerins de cette époque, certains ont laissé des récits de leur voyage comme le pèlerin de Bordeaux en l'an 333 ou Éthérie en 393

La situation se dégrade considérablement à partir du VII^e siècle avec les invasions perses, puis arabes et les pèlerinages se font plus rares. Avec la prise de Jérusalem par les croisés en 1099, et jusqu'à la disparition des royaumes chrétiens, les pèlerins ne cessent d'affluer. En ce qui concerne les pèlerinages, les croisades ont eu deux fonctions principales : étant maintenant sur place, les autorités de l'église ont pu définir et préciser une bonne fois pour toutes les emplacements de tous les lieux saints et organiser des circuits de visite de ceux-ci, ainsi que déterminer les indulgences qui pourraient y être obtenues. De plus, la situation politique a permis l'amélioration des conditions de séjour des pèlerins avec la construction d'hospices pour les accueillir et la création d'une administration capable de garantir la sécurité des voyageurs face aux attaques de bédouins.

La fin des royaumes chrétiens a réduit à presque rien le nombre de pèlerins dans un premier temps, avant que, la situation politique ne se stabilise et que les pèlerinages puissent reprendre surtout après le premier tiers du XIV^e siècle. C'était maintenant les Mamelouks qui escortaient les pèlerins pour les protéger des bé-

douins, les hospices étaient plus ou moins en ruine mais pouvaient toujours offrir un abri aux pèlerins. Plus encore, les Franciscains obtinrent la Garde des Lieux Saints, le droit d'organiser des pèlerinages et ouvrirent le Couvent du Cénacle au début du XIVe siècle.

C'est vers 1380 qu'un pic de fréquentation est atteint qui va se maintenir jusque vers 1450-60 : les Vénitiens arment chaque année de trois à cinq navires, ou plus, pour transporter les pèlerins par centaines, et des départs ont aussi lieu à partir d'autres ports italiens (ou moins souvent français et espagnols).

A partir du milieu du XVe siècle environ, on note une baisse du nombre de pèlerins vers la Terre Sainte, baisse importante certainement liée à l'avance des Turcs dont les premières victimes furent les Serbes et les Bulgares. Après la prise de Constantinople, la route terrestre vers Jérusalem est définitivement coupée puis c'est la route maritime qui est menacée. On sait que les Vénitiens assurent la plus grande part des transports de pèlerins, mais Venise est en guerre avec les Turcs de 1463 à 1479 (avant de l'être à nouveau presque sans une seule année de trêve à partir de 1499), rendant tout pèlerinage fort difficile et dangereux. Par la suite, l'expulsion des Franciscains du Mont Sion porte un coup fatal aux pèlerinages en 1522.

Même pendant les périodes de paix entre la Turquie et les autres puissances européennes, les corsaires turcs sont une menace permanente et, malgré les traités avec le sultan ottoman, on sait que toute rencontre avec un navire turc peut mal tourner. Un pèlerin français du XVe siècle écrivait qu'aller à Jérusalem était souvent « en aventure de mort » tant le danger était grand.

Même sans ces mauvaises rencontres, aller en Terre sainte et en revenir signifie plusieurs mois de navigation sur des navires pas toujours très sûrs (même si Venise, le principal armateur, ne déplore aucun naufrage de navire pèlerin entre 1400 et 1600). De plus, le coût d'un tel voyage, qui dure au minimum 6 ou 7 mois, est très élevé. Il n'est pas étonnant que des pèlerinages moins dangereux, moins longs, moins chers se soient développés, ceux de Compostelle et de Rome en premier lieu.

Un pèlerin du XIVe siècle, un certain Symon Semeonis, a écrit que pour un pèlerinage à Jérusalem il fallait se munir de trois

sacs : un sac d'argent, un de foi et un de patience. On verra plus loin l'utilité de ce dernier sac, mais celle du sac d'argent est patente. Le pèlerinage à Jérusalem à la fin du Moyen Âge ressemblait beaucoup à un luxe que seuls les gens un peu privilégiés pouvaient se permettre. En somme, dit Brasca, « c'est un voyage pendant lequel la bourse ne doit pas rester fermée. » Félix Faber, autre compagnon de pèlerinage de Barbatre, confirme quand il dit que « une bourse pleine et la main grande ouverte apportent la paix dans un pèlerinage. »

En plus de l'argent versé au capitaine (une soixantaine de ducats, payables par moitié au départ et au retour, parfois par tiers, au départ, à l'arrivée à Jaffa et au retour) pour le transport maritime et le séjour en Terre sainte, il faut ajouter diverses dépenses supplémentaires, en particulier le fait que chaque pèlerin doit se nourrir à ses frais lors des escales (qui durent souvent plusieurs jours !) Diverses taxes et autres tribus plus ou moins arbitraires sont aussi perçus au dernier moment en Terre sainte par les Sarrasins, qui semblent ne penser qu'à soutirer de l'argent aux pèlerins. Et ne pas oublier les indispensables pourboires - les « courtoisies » comme l'écrit joliment Barbatre : en 1480, Santo Brasca, un compagnon de voyage de Barbatre, un homme qui avait certains moyens, avait prévu un budget assez confortable de 150 à 200 ducats.¹

Parallèlement au déclin du nombre de pèlerinages vers la Terre sainte, on note une augmentation du nombre de journaux de voyage laissés par ces pèlerins si bien qu'on a pu dire que la fin du Moyen Âge était « l'âge d'or des relations de voyage outre-mers. » Pour la période 1480 - 1530, on dénombre 93 récits de voyage, dont le plus grand nombre (82) concerne Jérusalem. Les pèlerins d'origine germaniques sont de loin les plus nombreux (24 récits), suivis des Italiens (17 récits). On connaît 9 récits laissés par des Français. Rappelons que pour le seul pèlerinage de 1480 nous disposons de quatre relations de voyage.

¹ En 1475, le salaire d'un ouvrier imprimeur de Padoue était de 3 ducats par mois, le même qu'un maçon de Toscane avec ses 3 florins (le florin et le ducat avaient la même valeur) et 5 florins pour un maître maçon si bien que le pèlerinage coûtait l'équivalent de trois ans de salaire d'un ouvrier et 2 ans de celui du contremaître.

* * *

Le début du voyage

Le compte-rendu du pèlerinage qu'effectue Pierre Barbatre commence par une simple liste des étapes qu'il parcourt avec parfois, de très brèves remarques sur les lieux où il passe, comme près de Bourges où il se fait dérober sa gourde d'eau (« Et nota que en ce lieu me fust ostee ma boutelle d'ung homme de guerre. » Dans le Berry il croise le cortège de « monsseigneur Philippes de Savoye qui aloit vers le Roy à Tours. » A Souvigny, dans l'Allier, il voit « une moult belle église de moynes noirs » et un peu plus loin il franchit la Loire sur un bac à Roanne (« Et fault passer a une barque et puy » et surtout « cotoyer a main dextre une montaigne. »¹ (B91)

Le lecteur moderne et plus encore l'historien aurait aimé savoir comment le pèlerin définissait son itinéraire. Comment étaient définies les étapes ? Avait-il avant de partir une carte ou une liste des étapes, bien que ce ne soit guère avant 1550 qu'on puisse parler du « Grand chemin » vers Lyon et de « la route du Bourbonnais. » Où s'abritait-il ? Faut-il penser qu'à chaque étape le pèlerin trouvait un établissement religieux pour l'héberger ? Cela est très probable puisque tous les monastères devaient héberger les voyageurs - surtout si ceux-ci étaient des pèlerins. Barbatre ne donne pas d'informations à ce sujet - ni d'ailleurs aucun des centaines d'autres pèlerins qui ont laissé un témoignage - car il tient guère compte des considérations matérielles à ce stade de son voyage.

Toutefois, n'oublions pas que, contrairement à d'autres pèlerins, le nôtre n'écrivait pas pour un public, par exemple pour donner des conseils et indications à de futurs pèlerins. Au contraire, il écrivait pour lui, et rédigeait « ung petit livre par maniere de memoire », comme disait Bertandon de la Broquière en 1432 ou bien Santo Brasca, dont le but du journal du pèlerinage effectué en compagnie

¹ Barbatre a remarqué cette montagne, bien que d'une très modeste altitude (moins de 500m) - le premier mont du Forez en arrivant du nord car c'est vraisemblablement la première fois qu'il voit une montagne de si près.

de Barbatre était de se souvenir du moment où il a « adoré les Saints Mystères et non pas pour dire j'ai été là-bas, ou être célébré par ses pairs. » Telle est la raison probable pour laquelle un certain nombre d'informations que nous aurions aimé trouver dans la relation de voyage de notre pèlerin n'avaient pas lieu d'y figurer.

Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de chez lui, il parcourt des régions où il trouve de moins ou moins de ressemblance avec ce qu'il connaît, et au contraire où il est confronté à nombre de choses vues, de situations, de faits, qu'il ressent comme étranges, surprenants, éventuellement dangereux, et c'est cette accumulation de petites nouveautés qui lui fait comprendre qu'il passe des frontières, sinon politiques, du moins culturelles, et qu'il est dans un monde nouveau et différent du sien. C'est ainsi qu'il découvre que vers Lyon l'unité de distance, la lieue, change de valeur.¹ « Et nota que en plusieurs lieux elles sont plus longues que en France (...) car une aucune foys vault Il ou deux valloient troys, » écrit notre pèlerin. Une autre frontière tant culturelle que politique sera franchie quand la lieue fera place au mille ou quand il verra à partir de Rivoli les horloges marquer 24 heures et non pas douze, et les journées commencer au soleil levant ou bien à XVI heures. Près de Novarra, il passe «le Thesin qui court plus fort que le Rosne.» Plus loin encore, c'est Brescia : « belle cité, troys chateaulx tous neufz, beau palais, belle maison de evesque (...) les plus beaux fossés de ville de cité que je congneusse. » (B92-94)

L'auteur d'un autre récit de voyage vers Jérusalem, celui qu'on nomme l'Anonyme, faute de savoir son nom, qui emprunte le même chemin que Barbatre, ponctue lui aussi son itinéraire de quelques informations qu'il juge remarquables : une fois en Italie, « les femmes ne portent plus de chaperons, mais seulement coiffes et œuvre chiefz. »(B93) Il mentionne aussi les lieues et les milles, les horloges qui marquent 24 heures ; il parle des bacs à emprunter pour franchir des rivières et des péages, signale l'entrée dans la seigneurie de Venise à Morango, etc. A Padoue, ou peu après cette ville, il continue vers Venise en descendant la Brenta sur une barque

¹ Lyon a longtemps appartenu au Saint Empire. Quant aux territoires entre Lyon et les Alpes, ils appartiennent encore au Duc de Savoie. Rien d'étonnant donc que les unités de distance ne soient pas les mêmes que dans le royaume de France.

et il décrit l'écluse qui sépare la rivière de la mer : « On monte à engins les basteaulx par dessus une fosse soubz eaue pour entrer en la mer qui ferme Venise. » (A6)

Il peut être intéressant de comparer ce qu'ont vu plusieurs personnes qui sont passées par le même endroit ou qui ont fait la même expérience. Le passage du Mont-Cenis, entrepris approximativement à la même date de l'année par Barbatre, l'Anonyme et un autre voyageur, Philippe de Voisins, est l'occasion pour chacun de repenser à ce moment-là, mais le souvenir que chacun en garde se révèle être différent de celui des autres. En 1490, Philippe de Voisins a vu un enfer blanc où rôdent les bêtes sauvages, un endroit dangereux. L'Anonyme se rappelle une montée longue et dure et ce que son guide a dû lui expliquer : la montagne « souvent est enclose et couverte de moult grant habondance de neiges qui, par temps ventueux, cheent et descendent impétueusement sur les chemins, et tuent ceulx qui sont esditz chemins ; et après que les neiges sont consumez par pluye ou chaleur, on trouve les mors et les porte en la logette que on appelle la chappelle des transsis du mont Senys. » (A6) Par contre Barbatre se souvient qu'il a dû louer un mulet qui « couste au plus III monnoies ». Il a avant tout observé la faune et la flore et vu des animaux probablement inconnus de lui, des lièvres blancs, des perdrix blanches et « des chardons que les gens du pays nomment le chardon benist de Charlemagne. Ils sont largez comme un trencheur et l'attachent a leur huys et a ce congnoissent quant il doit plouvoir ou faire beau temps. » (B93)

Tant Barbatre que l'Anonyme ont vu la cathédrale de Milan mais celle-ci n'a certainement pas frappé l'Anonyme autant que Barbatre, puisque le premier écrit simplement : « La grant église cathédrale est toute d'un marbre blanc ou albatre, qui est fondée de Nostre Dame. » (A8) Par contraste, Barbatre décrit assez longuement l'ampleur du chantier et les travaux en cours : « il y a chacun jour deux cens hommes ouvrant à massonner et tailler pierre... L'église est toute de marbre blanc et d'albatre et me semble a grant paine sera bien achevée en cent ans. » Il s'émerveille de la beauté de l'ensemble : « se elle estoit achevee comme elle est commenee, ce seroit la plus belle du monde, la plus haute, la plus large et la plus chere, plus belle haulte que bas... C'est chose merveilleuse, elle est nommee le Dom. » (B94)

Si on compare la relation de voyage qu'a faite Barbatre et celle de l'Anonyme, on est frappé par la ressemblance entre les deux. Certes sur certains points l'un est plus détaillé et plus précis que l'autre, mais bien souvent les informations communiquées sont très semblables. Chacun donne une liste sommaire et des étapes entre le point de départ et Venise.

Ainsi, l'Anonyme est passé par
« Lapallice, ville, quatre lieues.
Rouane, ville, huit lieues.
Tarare, chasteau, six lieues.
Verpilliere, ville, cinq lieues.
Bourgain, ville, cinq lieues.
On passe par la Tour du Plain, ville et chasteau.» (A4)

Pour le même tronçon d'itinéraire, Barbatre note :
« De La Palisse a Saint Martin III lieues.
De Saint Martin a Rouenne ville III lieues.
De Rouenne a Saint Trassen V bonnes lieues.
De Saint Trassen a Tharare III lieues, bon bourg.
De Tharare à la Brelle, petite ville II lieues.
Le lundi XVIIe d'april apres disner partimes de Lyon et de la a
Saint Laurent III lieues.
De Saint Laurent a la Verpillere II lieues.
De la Verpillere au Bourgoyn villete II lieues.
De Bourgoyn a la Tour du Pin villete III lieues. » (B91)

Comme on le voit, rares sont les informations sur les villes et les campagnes traversées, tout au plus trouve-t-on ça et là un mot ou deux pour caractériser l'endroit, comme ci-dessus « Tour du Plain, ville et chasteau (...) Tharare, bon bourg (...) La Palisse, ville fermée» ou plus loin « Chambéry, bonne ville et riche principale de Savoye (...) Thurin, cité grosse et université...»

Barbatre ou l'Anonyme ne sont pas les seuls à ne noter rien d'autre que la trame de leur itinéraire, la plupart des pèlerins ont fait ainsi depuis l'Itinerarium de Antoninus Martyr au Ve siècle. Ce n'est qu'une fois très éloignés de chez eux et surtout en approchant Jerusalem (ou de Venise pour commencer, car l'étape est d'importance pour tous) que leur récit s'enrichit et qu'ils se mettent à nous montrer l'endroit où ils sont (sans oublier une seule de ses églises) et parfois nous dire quelques mots sur ses habitants. Ceci est particulièrement

vrai pour Milan, ville pour laquelle, on vient de le voir, Barbatre manifeste un intérêt certain. Certes, ce n'est qu'une étape sur la longue route qui le mène à Venise pour commencer, mais pour un prêtre et plus encore pour un pèlerin en quête de sanctuaires et de reliques à visiter, Milan a bien des atouts. car c'est là qu'il a pour la première fois l'occasion de voir un grand nombre de reliques de saints exposés à la vénération des fidèles - et l'on sait l'importance que les hommes du Moyen Âge attribuaient au culte des reliques.

Alors qu'avant il a à peine nommé les églises, les sanctuaires ou les reliques, une fois à Milan il cite la totalité des reliques qu'on y trouve, à commencer par un clou de la croix du Christ, Saint Gervais et Saint Protas, Saint Ambroise, et d'autres encore dont il donne la liste. Notons que pour ce qui concerne saint Vital, dont le corps serait à Milan, il nous informe que « ceux de la cité de Ravenne dient qu'il est en leur église. » Une rivalité que Barbatre ne commente pas, mais qui montre, comme on le voit à d'autres moments de son voyage, qu'il a un certain esprit critique.

A partir de Venise - début véritable du pèlerinage - les informations sont de plus en plus variées et détaillées mais d'un auteur à l'autre elles restent néanmoins très semblables au point qu'on pourrait même penser que l'un a pu par moments copier sur l'autre ! On peut presque parler d'un « récit-type » tant les constantes sont les mêmes chez Barbatre et l'Anonyme (et chez bien d'autres pèlerins d'ailleurs comme Jonat Poloner, un Allemand en 1421 ou un autre allemand, Wilhem der Tapfere en 1461. Sans aller jusqu'aux cas de plagiats¹ - qui existent - on sait que certains auteurs ont ré-utilisé (plus ou moins largement, c'est là qu'est le problème) des écrits plus anciens : Santo Brasca a acheté le livre de Gabrielle Caposilista publié en 1475, et il l'utilise pour rédiger son propre livre. Le chanoine Casola, pèlerin à Jérusalem en 1494, possédait le *Viaggio in Terra Santa* de Santo Brasca et l'a largement utilisé. De même William

¹ Il y a eu de véritables cas de plagiats comme cet anglais Sir Richard Guildford qui reprend mot pour mot une traduction de Bernhard von Breydenbach et qui la fait passer pour ses propres observations. Un peu plus tard, en 1517, un certain Richard Torkington plagie lourdement le texte de Sir Richard Guildford pour décrire tant le séjour à Venise que la visite des Lieux Saints.

Wey, et son Itineraries, est à la base d'un célèbre Informations for Pilgrims unto the Holy Land écrit en 1498.

Dans le cas de Barbatre et de l'Anonyme, les similitudes qu'on trouve ça et là dans le récit de chacun sont faciles à expliquer et à comprendre : il est plus que probable qu'ils se sont rencontrés à Venise, puisque, en attendant le départ du bateau - une attente de plus de trois semaines - l'un comme l'autre logeaient dans la même auberge à l'enseigne de L'homme Sauvage. A partir de là, rien n'indique clairement qu'ils se sont connus - aucun d'eux ne dit, par exemple qu'il a rencontré l'autre - mais on peut être certain que les deux hommes se sont connus avec une cohabitation de plusieurs mois dans la même auberge, puis sur le même bateau et en participant aux mêmes visites lors des escales et à Jérusalem. Ceci est d'autant plus vrai qu'ils parlent la même langue, ce qui facilite les rapprochements.